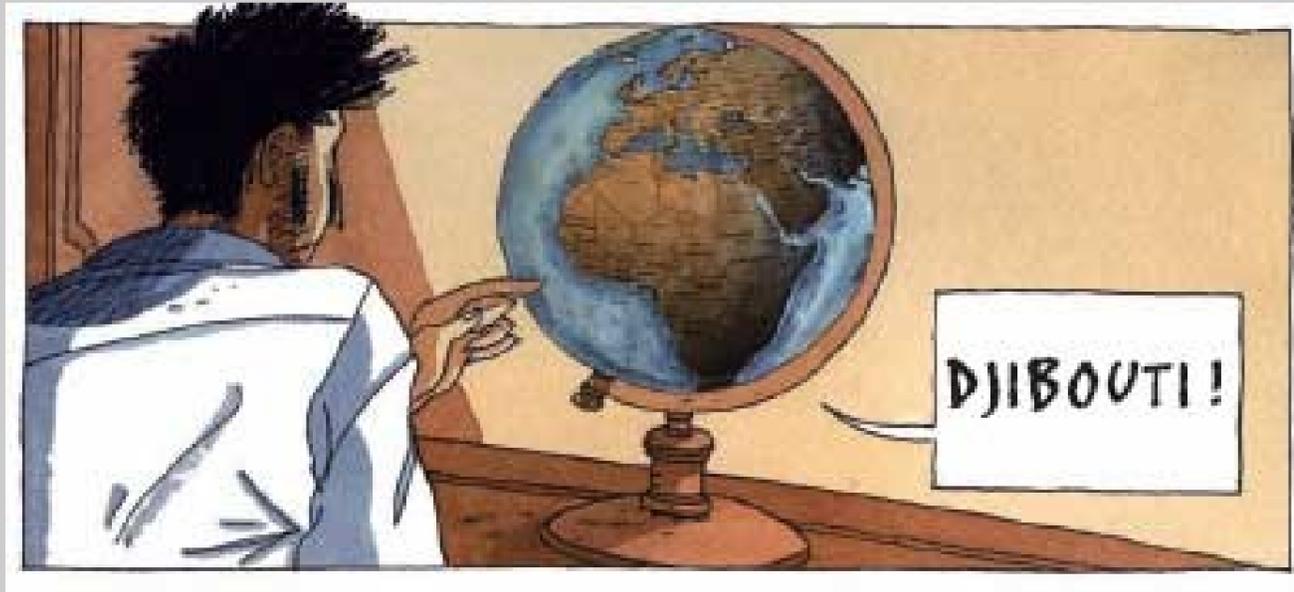


Le goût de l'Abyssinie

(Titre d'un recueil paru chez Mercure de France)



C'est en 1769 que l'explorateur James Bruce découvre Gondar, capitale de l'Abyssinie. Un siècle plus tard, en 1884, Pierre Loti décrit la région dans son *Journal* : « Le golfe d'Aden - une région éternellement chaude, une région de mirages ». Pour évoquer Obock, il choisit une formule oxymorique et en évoque la « désolation grandiose ».

C'est en 1887 que le poète Arthur Rimbaud se rend dans la Corne africaine pour y faire du commerce :

« L'avantage de la route du Harar pour l'Abyssinie est très considérable. Tandis qu'on arrive au Choa par la route Dankalie d'après un voyage de cinquante jours par un affreux désert, et au milieu de mille dangers, le Harar, contrefort très avancé du massif éthiopien méridional, n'est séparé de la côte que par une distance franchie aisément en une quinzaine de jours par les caravanes » (Lettre au directeur du Bosphore Egyptien).



En août 1911, c'est Henri de Monfreid qui débarque en Abyssinie, séjour dont il témoignera plus tard dans « Le monde en couleurs », une collection de guide de voyage : « Une route de 50 km, construite par les italiens, permet d'aller à

Harar en voiture, mais depuis leur départ, les éthiopiens n'ont su faire autre chose qu'établir des péages sans se soucier de l'entretenir, aussi le voyage est-il une petite aventure. »

L'aventurier est aussi aquarelliste et photographe. Il emporte avec lui une partie son matériel de photographie, et demande dès son arrivée à son père de lui faire un envoi « par la poste d'une cuvette ou deux en celluloïd pour la photo, du révélateur, du virage, un peu de papier et [...] deux boîtes de plaques positives. » Émerveillé par ce qu'il découvre, il photographiera les paysages, les animaux, des scènes de rue, les membres de son équipage et prendra des témoignages visuels exceptionnels de la corne d'Afrique.

Monfreid s'oriente vers des activités lucratives : l'exportation d'armes à destination de l'Arabie, autorisée dans la capitale de la côte française des Somalis, et le commerce des perles. Grâce à ses boutres, le *Fath er-Rahman* le *Mousterieh*, l'*Ibn el-Bahar* ou l'*Altair*, il sillonne le golfe d'Aden, la mer Rouge et le redoutable détroit de Bab el-Mandeb.

En 1930, il rencontre Joseph Kessel, venu enquêter sur les marchés d'esclaves. Enthousiaste à la lecture de ses journaux de bord, il le pousse à écrire et l'introduit chez Grasset. *Les Secrets de la mer Rouge*, premier roman paru en 1931, remporte un succès immédiat. Henri de Monfreid est aussi correspondant de guerre et auteur de reportages pour plusieurs journaux dans les années 1930 : il couvre le conflit entre l'Arabie Saoudite et le Yémen en 1934, ainsi que la conquête italienne de l'Abyssinie en 1936. Kessel décrit l'aventurier dans *Les jours de l'aventure* : « Sans doute une ascendance maure, une misanthropie naturelle, un sang de contrebandier, un amour passionné de la mer avaient formé chez lui un appétit inconscient, furieux d'aventures et de solitude. », « Sa démarche prompte et silencieuse, ses yeux d'un

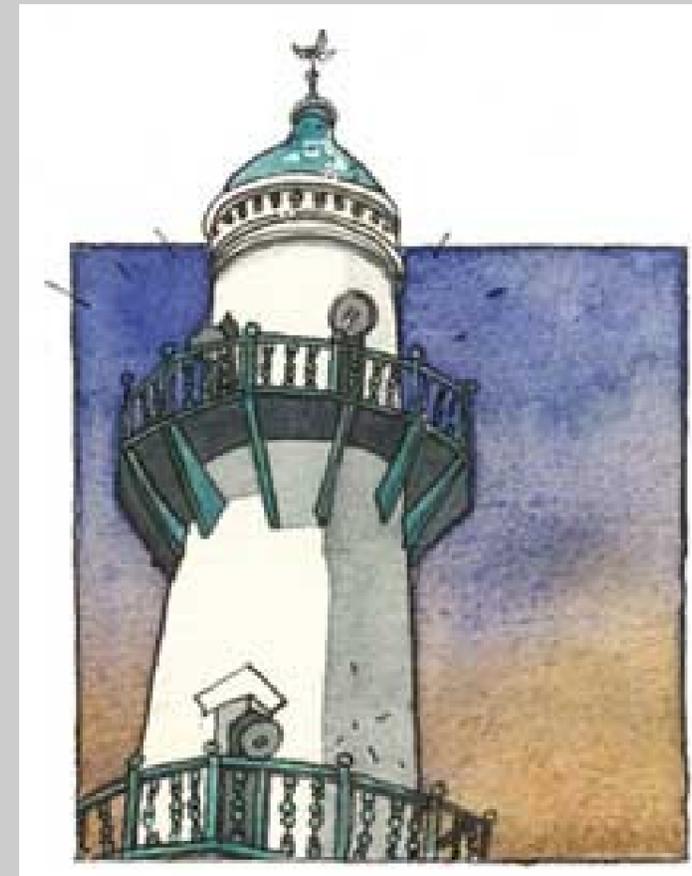
bleu intense sous des sourcils noirs font songer à la fois à la brousse et à la mer ».

En 1929, le grand reporter Albert Londres évoque Djibouti dans *Pêcheurs de perles* :

« Djibouti n'est pas une conquête. Ce point fut acheté par la France au Sultan de Tadjourah. Exactement trois rochers dans la mer, avec quelques écueils autour. »

« Djibouti est un paradis. Cette opinion mettra hors d'eux-mêmes tous ceux qui, depuis quarante ans, proclament que Djibouti est une chaudière. » « Voyageurs en escale, ne blasphémez plus. Rien ne vaut un séjour à Djibouti. On y compte, dites-vous, 40 degrés à l'ombre ? Qu'est-ce que cela peut vous faire, puisqu'il n'y a pas d'ombre. »

En 1930, Evelyn Waugh, correspondant du *Times* à Addis-Abeba, couvre le couronnement du Négus Haïlé Sélassié et s'interroge sur la définition de l'écrivain-



reporter, à une époque où l'écriture journalistique est considérée comme un art mineur au même titre que le cinéma. Tandis que le journaliste écrit un article bien documenté, « incroyable mais vrai », le romancier imagine un récit « vraisemblable mais faux » (Myriam Boucharenc, *L'écrivain-reporter dans les années 30*) ; alors que le journaliste travaille dans l'urgence, l'écrivain choisit la lenteur et la distance de l'écriture romanesque. Mais pour Joseph Kessel, reportage et roman se complètent : « en vérité où commence donc, où finit le reportage ? Combien d'écrivains font de longues enquêtes avant d'écrire un roman ? Tout Zola, c'est un reportage. » (*Combat*, 5 juin 1969).

En 1971, c'est Romain Gary qui témoigne, dans *Les Trésors de la Mer rouge*, de sa vision de Djibouti : « Les trésors que j'ai ramenés de là-bas sont immatériels et, lorsque la plume ne s'en saisit pas, ils disparaissent à jamais. » (p 11)

Gary ne s'arrête pas à ce qu'il voit, à la chaleur froide et inhospitalière de cette région d'Afrique. Il évoque son approche de l'autre et de l'ailleurs. « Cette quête inlassable que je poursuis depuis que j'ai l'âge d'homme et qui m'a valu, dans le *New York Times*, le titre bizarre de collectionneur d'âmes... [...] Une chasse à tous les papillons de l'éphémère... » (p 73-74).

Son témoignage nous propose une image de Djibouti et de ses alentours peu accueillante : « Si l'enfer vous tente, venez-y : vous serez comblé. » (p 19), ou encore « De jour, Djibouti est une ville d'une absence de couleurs presque violente ; C'est la capitale du néant, qui vit tournée vers l'extérieur d'où tout vient et tout repart. » (p 33). Il y a dans cette ville un mouvement perpétuel dont les traces sont encore sensibles aujourd'hui. Gary met aussi en avant la rudesse du paysage : « Cent milles volcans y sont morts ici pour faire de cette région d'Afrique un chaos noir de rocs calcinés où seul les épineux gris aciers font vivre les chameaux et les chèvres. » (p 19), « Le paysage - si l'on peut appeler ainsi cette hostilité pétrifiée - est à ce point ennemi et obstacle qu'il semble défendre jalousement l'accès de quelque Atlantide aux trésors fabuleux. » (p 45). Gary est impressionné par ce paysage car il n'a rien à voir avec ce qu'il connaît ou a connu.



Cependant, il reconnaît à cette région du monde une réelle richesse culturelle et un vrai sens de l'accueil : « Je n'ai rencontré partout que gentillesse, rires et amitié. » et « L'étranger est entouré ici de toute l'hospitalité traditionnelle de l'Islam... » (p 105).

Romain Gary lève aussi le voile sur les pratiques mutilatoires génitales de la Corne de l'Afrique : « Je connaissais déjà l'ablation du clitoris, dans les tribus africaines. [...] Mais je n'avais jamais entendu parler de cette atrocité préhistorique que l'on pratique au moment même où j'écris sur toutes les fillettes chez les Afars et les Issas... », « Certains soirs, lorsque vous marchez parmi ces boîtes d'allumettes que sont les maisons des autochtones, vous entendez des cris d'enfants déchirants... » (p 38).

Page 1 (en haut) :

Joël Alessandra, *Fikrie*, 2006 (p 6)

Page 1 (en bas) :

Passeport d'Henry de Monfreid (1er volet), 1915-1916 (exposition Bibliothèque Nationale de France du 22.02.11 au 03.04.11). Source : <http://www.bnf.fr/>

Page 2 (en haut) :

Monfreid aquarelliste. Source : www.henrydemonfreid.com

Page 2 (en bas) :

Joël Alessandra, *Fikrie*, 2006

Page 3 :

Joël Alessandra, *Fikrie*, 2006